

# LA CHEVAUCHÉE DE VARENNES ...

PAR GEORGES ROBERT

François Florent, comte de Valory, est né à Toul en 1755. Son père, Charles-Joseph François, lieutenant du roi dans cette même ville, épousa, en 1748, Babe-Claudine Danné. Le titre de "*lieutenant du roi*" désigne l'adjoint d'un gouverneur de ville ou de province, à ne pas confondre avec "*lieutenant de roi*", fonction administrative dans les forteresses et places de guerre. Son père reçut donc le commandement du Pays toulinois.

Valory avait participé à la défense du château de Versailles, lors des journées du 5 et 6 octobre 1789, car il sert, à ce moment-là, dans les gardes du corps du roi. C'est donc tout naturellement que se tourne vers lui le comte d'Agoult lorsque Louis XVI confie à celui-ci le choix de "*trois coopérateurs*" indispensables au voyage qu'il allait entreprendre. En conséquence, le comte d'Agoult fit l'honneur à messieurs de Valory, Moustier et Malden, gardes du corps licenciés depuis le 5 octobre 1789, de les "*croire dignes de recevoir la proposition de se dévouer à risquer les périls que pourraient entraîner à leur égard l'évasion et le voyage du roi avec sa famille*".

Le comte de Valory saisit, avec empressement, cet honneur et jura fidélité à son maître Louis XVI.

Le comte d'Agoult soumit au roi le choix qu'il venait de faire et accepta le service de ces hommes. Commence alors ce qui va constituer, pour lui, le tournant de sa vie. Il va inscrire son nom dans une grande page de l'histoire de France, la fuite du roi vers une place forte dans l'est du royaume.

La mission que confie Louis XVI à Valory sera la préparation des dix neuf relais qui, tout au long des soixante-dix lieues environ, séparent Paris de Montmédy. Il devra, avec promptitude, changer les che-



**Marie-Antoinette à la rose.**

Portrait par madame Vigée-Lebrun

vaux à chaque relais de poste, sauf à Varennes où les écuries du duc de Choiseul fourniront les chevaux, confiés spécialement à la sollicitude du chevalier de Bouillé. C'est donc une mission d'une importance capitale pour le succès de l'entreprise car elle dépend de la rapidité avec laquelle les postillons de rencontre entraîneront les fugitifs vers leur refuge.

Le départ était prévu dans la nuit du dimanche au lundi 20 juin, mais celui-ci fut remis au lendemain à cause de la crainte qu'éprouva la reine, d'une femme de chambre, attachée à Lafayette et de service de jour-là. La veille du jour du départ, le comte de Valory se rendit chez la reine entre onze heures et minuit. Marie-Antoinette manifesta son inquiétude envers monsieur Gouvion et monsieur de Lafayette que "*ceux-ci ne se doutassent du projet d'évasion*". En conséquence, Valory se rendit, le lendemain matin, chez monsieur Gouvion. Il en fut accueilli très amicalement et le major général lui offrit le déjeuner. L'entretien confirma que celui-ci n'avait conçu aucun soupçon et Valory prit congé de lui. Il se rendit aussitôt chez la reine qui l'attendait assise sur un tabouret derrière une petite porte. Après le signal convenu, trois petits coups frappés dans les mains, la porte s'ouvrit et Valory

rassura la reine en lui rendant compte de sa conversation. Il lui proposa de revoir monsieur Gouvion dans la soirée pour s'assurer à nouveau que rien ne transpirait du projet de fuite. Le roi entra alors et remit à Valory, avec un sourire plein de bonté, toutes les dispositions du voyage. Il lui recommanda surtout de tâcher à ce qu'il n'y ait aucun retard aux postes. Les instructions reçues, il se retira et la reine lui fixa le rendez-vous du départ à 23 h 30. Pour ne donner aucun soupçon, la reine mena promener, elle-même, ses enfants au jardin de Tivoli, dans l'après-midi. En soirée, Valory s'entretenait à nouveau avec Gouvion. Il ne lui parut pas être plus intrigué que le matin et prit congé. Il courut aussitôt au rendez-vous fixé par la reine. Un moment avant, Marie-Antoinette venait de réveiller ses enfants, Louis-Charles, âgé de six ans, et sa soeur, Madame Royale, âgée de dix ans. À peine le jeune prince eut-il entendu qu'il irait dans une place de guerre qu'il se jeta à bas de son lit, en disant: *"Vite, vite, dépêchons-nous, qu'on me donne mon sabre, mes bottes et partons"*. L'idée de ressembler à Henry IV, qu'il avait pris comme modèle l'échauffa tellement qu'il ne ferma pas l'œil de la nuit.

Malheureusement pour lui, il voyagea déguisé en fille en compagnie de sa soeur. Vers 22 h 30, ils sont conduits dans une berline de louage avec la gouvernante des enfants de France, madame de Tourzel, par la reine elle-même. Elle les confie à Fersen qui les attendait, travesti en cocher et qui les emmena faire un tour aux environs. Aux Tuileries, s'accomplissaient les rites en usage pour le cocher officiel des souverains. Dans

son appartement, la reine se laissait déshabiller par ses femmes de chambre, tandis que le roi, s'entretenait sans impatience avec Lafayette. C'est seulement vers 23 h 30 que, débarrassé de son importun visiteur, Louis XVI put revêtir son vêtement de voyage. De son côté, la reine terminait ses préparatifs avec madame Elisabeth. Quelques instants plus tard, ce fut le roi qui apparut avec les deux autres gardes du corps, Malden et Moustier. Louis XVI relut encore une fois à ces trois hommes, et particulièrement à Valory, les dispositions du voyage. Ensuite, on entreprit la délicate sortie du château des Tuileries dans l'ordre suivant : madame Elisabeth donnant le bras à Malden, Valory suivant le roi, la reine ensuite donnant le bras à Moustier.

Pour rassurer la reine, anxieuse, Valory rendit compte de sa conversation qu'il venait d'avoir avec monsieur Gouvion. *"Je ne le vois pas méchant, dit-elle, mais il est brusque, il a l'air si dur! Je vous remercie du calme que vous m'apportez, j'en avais besoin. Eh bien, nous approchons du terrible quart d'heure. Pourrons-nous sortir sans être aperçus ?..."* Marie-Antoinette et madame Elisabeth étaient vêtues de petites robes, coiffées chacune d'un grand chapeau et d'une voilette ; le roi en habit gris et en peruque marchait le premier. Les trois gardes du corps sont habillés en livrée jaune aux couleurs des Condé. Dans le trajet, Louis XVI perd l'une des boucles de son soulier qui roule par terre. Valory, marchant sur les pas de son maître, la ramassa. Madame Elisabeth fut la première à rejoindre la berline de louage et Malden grimpa à l'arrière, puis ce fut le roi, une canne à la main, et

enfin la reine qui croisa Lafayette en inspection de ses postes, et se perdit quelques minutes dans les ruelles sombres. Valory partit immédiatement à cheval pour aller commander le relais de Bondy et Moustier chevauchant aux portières de la berline. Dès que la reine fut montée dans la voiture, Louis XVI la serra dans ses bras, l'embrassant et lui répétant : *"Que je suis content de vous voir arriver !"*. Chacun s'embrassa.

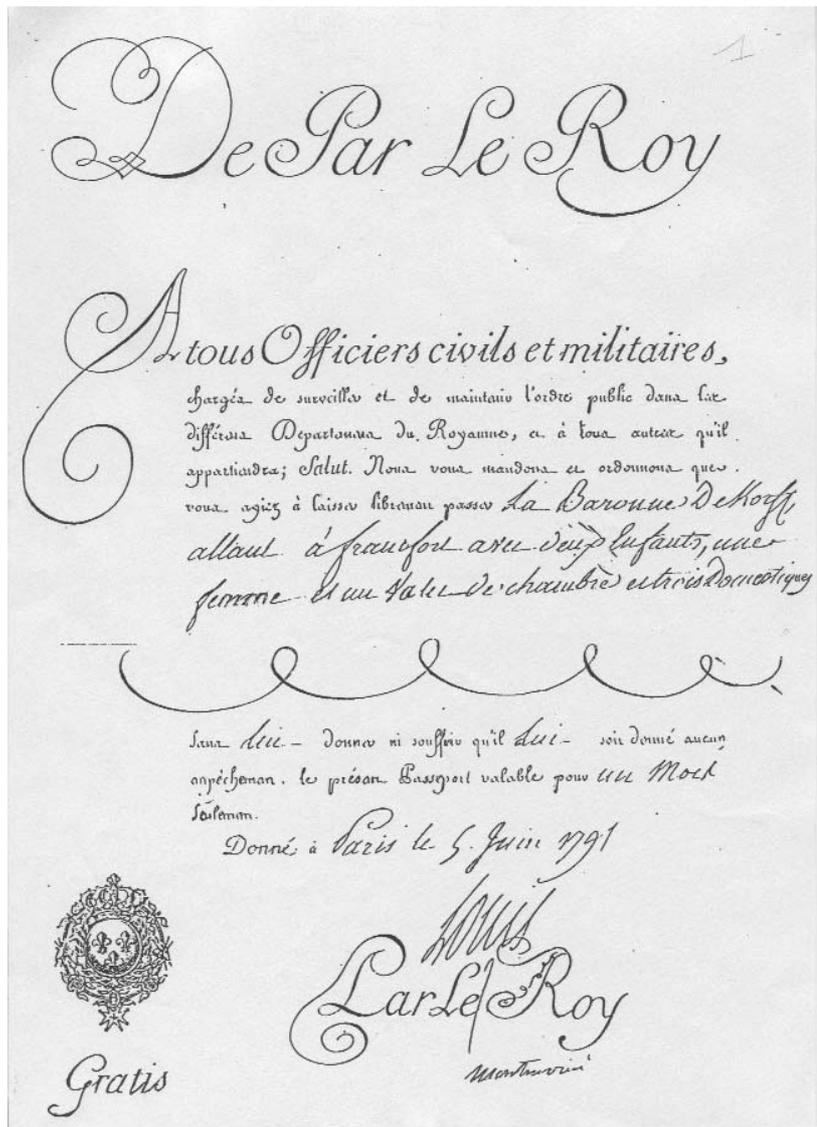
Fersen prit les rênes, mais il était déjà minuit et demi ou une heure du matin. Vers deux heures, l'aube allait paraître, et l'on était loin d'être sorti de cet immense Paris. Tout d'abord, il fallait rejoindre la berline de voyage qui attendait barrière Saint-Martin (place Stalingrad aujourd'hui) avec le cocher de Fersen, Balthazar Zapel. Les voyageurs ne l'atteignirent que vers deux heures car l'on mit plus d'un quart d'heure à chercher, dans la nuit, la berline. Celle-ci retrouvée, Moustier et Fersen, placèrent les deux voitures porte à porte, de telle sorte que les occupants puissent passer de l'une à l'autre sans être remarqués. Puis Fersen renversa le vieux carrosse devenu inutile et bondissant sur le siège de la berline, s'assit à côté de Moustier et du cocher. Malden galopant aux portières et Valory déjà loin sur la route de Bondy à préparer le relais. À Bondy se trouvaient les deux femmes de chambre de la reine, madame de Neuville et madame Brunier qui, parties dans la soirée, attendent le couple royal pour faire route ensuite avec eux à la jonction. Elles attendaient fébrilement depuis plusieurs heures, très inquiètes, lorsque enfin apparut Valory qui leur confirma que Marie-Antoinette et Louis

XVI étaient partis sans difficulté particulière et allaient arriver dans les minutes qui suivent.

Pour sa sécurité, le couple royal s'était muni d'un "vrai faux passeport", dirions-nous aujourd'hui. Marie-Antoinette devait jouer le rôle de la baronne de Korff voyageant avec deux enfants, une femme de chambre, madame de Tourzel, un valet de chambre, le roi, de trois domestiques, les gardes du corps Moustier, Malden et Valory. Notons au passage que celui-ci n'était pas en règle, car il omettait une femme, madame Elisabeth, qui n'avait pas voulu séparer son sort de celui du roi, son frère. Ce passeport, signé le 5 juin 1791 par le roi lui-même et son ministre des affaires étrangères Montmorin, fut transmis aussitôt, par la véritable madame de Korff, à la reine. Cette baronne avait prêté son nom à Marie-Antoinette pour le voyage qu'elle avait elle-même l'habitude d'entreprendre et la commande de la berline de route avait été faite également en son nom.

Géographe, Louis XVI avait lui-même minutieusement préparé son itinéraire. De Paris à Montmédy, les voyageurs prendront la route de Châlons puis à Clermont-en-Argonne se dirigeront vers Varennes où devait se trouver le seul relais de fortune. Ils passeront ainsi, par les villes de Bondy comme nous venons le voir, puis franchiront Meaux, Montmirail et arriveront à Châlons vers 16h30.

Cependant, à Paris, le tocsin avait sonné, car l'on s'était aperçu de l'absence de la famille royale vers 8 heures du matin. Aussitôt, deux émissaires de l'assemblée, envoyés par Lafayette, Bayon et Romeuf,



munis d'un décret, vont s'élancer à leur poursuite, pendant que Valory, infatigable, prépare, relais après relais, en donnant un écu à chacun de ses passages en plus de la location des chevaux et postillons, qui, une fois le relais accompli, s'en retournent au relais précédent. À Châlons, Valory en était déjà à sa dix septième heure de route à galoper sur un terrain poussiéreux, par une journée très ensoleillée, et il allait commencer sa deuxième nuit consécutive sans sommeil, sans repos. Le prochain relais que devait atteindre notre héros est Pont-de-

Somme-Vesle où, là, les quarante hussards du duc de Choiseul devaient attendre la berline royale pour l'escorter. Ces hussards, en garnison à Toul, qui se sont rendus à Varennes le 8 juin où ils stationnaient en attendant le 21, étaient sous les ordres du baron de Goguelat. Il s'agissait de deux escadrons du 6<sup>e</sup> régiment. Mais le fidèle Valory ne trouve personne pour attendre le roi et sa famille. Il parcourt Pont-de-Somme-Vesle à la recherche de Choiseul, mais en vain ! Que s'était-il donc passé ? Dans l'après-midi, le duc et ses hus-

sards s'étaient vus menacer par plusieurs centaines de paysans ameutés. Vers 16 heures, Choiseul et Goguelat, redoutant un conflit entre les manifestants et sa troupe, et au moment même où les voitures royales pouvaient paraître, prit un parti décisif. Il fit sonner la boute-selle et s'éloigna, vers 17 h 30, en direction de Sainte-Menehould. Ne croyant plus à l'arrivée du roi, celui-ci, avec une précipitation inconcevable, quitta son poste, alors que d'un moment à l'autre pouvait apparaître, sur la route, Valory. Et il n'y avait pas trois quarts d'heure que le jeune duc et ses hussards avaient abandonné Pont-de-Somme-Vesle qu'arriva François Florent de Valory chargé justement de les alerter ! Quinze minutes plus tard, soit vers 18 heures, la voiture royale, précédée, depuis Bondy, par le cabriolet des femmes de chambre de la reine, atteignit la maison de poste. À son grand étonnement, la famille royale ne trouva personne à ce relais si important. Ils allaient continuer seuls, à un moment où ils avaient tant besoin d'être rassurés sur la suite du voyage. Il n'y avait plus aucun espoir à cet instant de retrouver le duc et ses hussards car Choiseul se laissa dissuader par Goguelat de repasser par Sainte-Menehould où ils avaient été mal reçus la veille. Le duc et sa troupe se jetaient sur la gauche, par des chemins qui devaient péniblement les amener à Varennes où ils arrivèrent à une heure du matin. Ce changement de dispositions de sa part devait avoir, pour les fugitifs, les conséquences les plus redoutables, puisque le duc devait établir des barrages, en particulier à Sainte-Menehould après le passage de la berline royale, ce qui aurait barré la route à Drouet, l'auteur de l'arresta-

tion à Varennes. Jean-Baptiste Drouet, parti de cette ville, nous le verrons plus loin, vers 21 heures. Choiseul quitta donc son poste sous la pression populaire ; pourtant, il avait été expressément convenu que si le roi n'avait pu quitter Paris et n'était pas arrivé à Bondy, un des gardes du corps viendrait à franc étrier l'en avertir....

Valory, en courrier remarquable, galope toujours en avant et se dirige sur le relais de Sainte-Menehould où les dragons du capitaine d'Andouins avaient aussi fort à faire avec la population locale, en particulier avec les gardes nationaux à l'affût de tout passage suspect d'émigrés. Le comte, livré à lui-même, s'engage dans la ville -il est alors 19 h 30- et fait préparer les chevaux du relais, quand le capitaine d'Andouins lui révèle le fâcheux état d'esprit de la population. Il fut convenu entre eux qu'aussitôt le passage des voitures royales, il ferait mettre en selle ses dragons qui suivraient à distance les fugitifs. À l'instant précis où l'on finissait d'atteler les chevaux, Jean-Baptiste Drouet, maître de poste, apparut. Il déclara, trois jours plus tard, le 24 juin 1791, ce qui suit: "*Mardi 21, vers 7 h un quart, après dîner, je vis deux voitures à ma porte, à savoir, une berline remplie par six personnes et un cabriolet qui en contenait deux, ces voitures étaient accompagnées de trois courriers, en tout il y avait onze chevaux. Dans la berline était une femme, en qui je crus reconnaître les traits de la reine et sur le devant à gauche était un homme... "*

Drouet est né le 8 janvier 1763, marié le 17 janvier 1789 à Jeanne le Bel, dans une honorable

famille de Bar-le-Duc. À ce moment, son épouse est enceinte de son deuxième enfant qui naîtra le 18 juillet 1791. Elle fera tout son possible pour que son mari reste près d'elle et ne poursuive pas le couple royal. Valory entre même dans sa maison et discute quelques instants avec Drouet en attendant les chevaux.

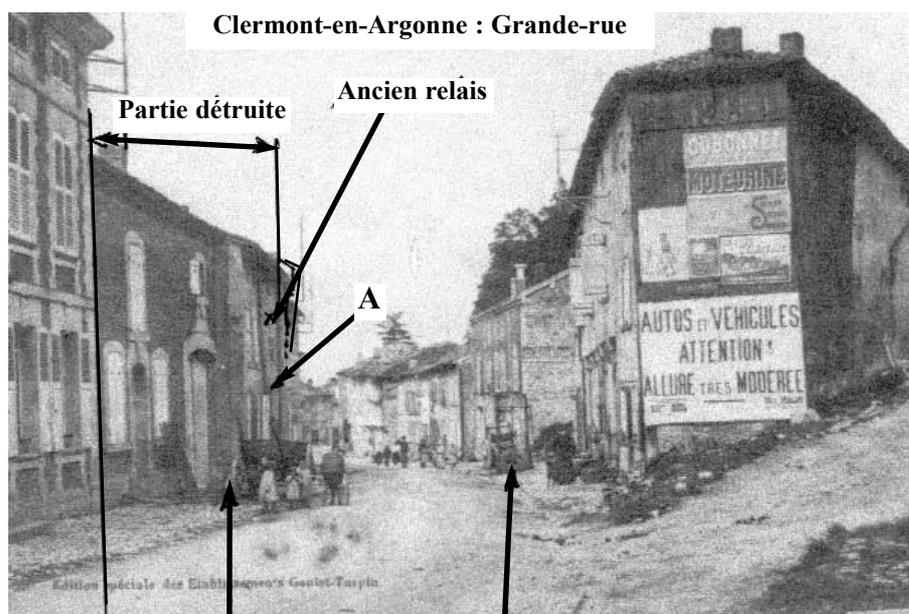
Mais Drouet avait considéré l'importance de la berline ; de plus, il avait remarqué qu'à l'auberge du Soleil d'Or avait stationné, depuis le matin, un détachement de 50 dragons aux ordres du capitaine d'Andouins. Officiellement, ils étaient là pour le passage d'un convoi d'argent pour l'armée du marquis de Bouillé. La discussion du capitaine avec le roi, si brève soit-elle, ne passa pas non plus inaperçue, ce qui fâcha d'ailleurs Valory qui réprimanda le capitaine discrètement. Le capitaine d'Andouins ajouta à l'inquiétude des fugitifs en leur disant: "*Les mesures sont mal prises, je m'éloigne pour ne donner aucun soupçon*". Il n'en fallut pas plus pour les augmenter et, bien que le passeport ne fût pas contrôlé, aussitôt les voyageurs partis, quelques personnes présentes au relais dirent que c'était le roi. Le conseil municipal se réunit immédiatement, délibéra et donna l'ordre de poursuivre la berline. Drouet fut désigné et prit un compagnon de route, un certain Jean Guillaume, né à Sainte-Menehould, le 4 août 1769. Il était environ 21 heures, les fugitifs venaient de partir vers 20 heures.

Personne ne doutait plus de l'importance des voyageurs qui venaient de relayer quand on vit le capitaine d'Andouins faire sonner le cabriolet et rassembler ses dra-

gons pour le départ. Cette initiative déclencha l'émeute qui courait depuis le matin, en particulier au passage des hussards du duc de Choiseul qui avaient passé la nuit à Sainte-Menehould et à la venue des dragons dans la matinée. La population réussit à barrer la route au capitaine et à ses hommes, laissant une fois encore les fugitifs seuls, avec seulement Valory sur qui vraiment compter.

Les voitures n'atteignirent que le seizième relais, Clermont en Argonne, vers 21h30. Un quart d'heure avant, Valory parla avec le colonel de Damas chargé avec ses 145 dragons d'escorter le roi et sa famille. Cette conversation fut notée. Damas fit connaître, au garde du corps, les fâcheuses dispositions des habitants de Clermont et Valory repartit aussitôt vers Varennes. Sitôt le relais effectué, vers 21 heures 45, Damas aurait dû lancer son détachement de 30 dragons commandés par monsieur de Floriac. C'eût été le salut du roi. Au lieu d'agir ainsi, il craignit d'exciter la population par une mobilisation trop rapide de ses troupes et préféra attendre...

C'est donc Valory, accablé de fatigue, qui assure, encore seul, la fuite du roi. Il en est parfaitement conscient. Ajoutons au poids de sa mission que, derrière les fugitifs, Drouet et Guillaume, à moins d'une heure, poursuivent avec détermination. Valory, bien sûr, l'ignore mais, ce qu'il sait, c'est que maintenant il faut aller très vite ! N'oublions pas non plus Bayon et Romeuf, les deux émissaires envoyés par Lafayette et qui arriveront à Varennes vers six heures du matin. Dans cette affaire, il y a aussi Léonard, le coiffeur de la reine, que le duc de Choiseul



Angle formé par le non-alignement des maisons. Borne

Le puits, au pied de l'escalier à chevaux, derrière la maison marquée 1603 (premier plan à droite)

**A : Porche en partie caché par le volet de droite de la maison précédente**

envoya depuis Pont-de-Somme-Vesle sur Sainte-Menehould, Clermont et Varennes avec un message disant que "*le trésor attendu ne passera pas aujourd'hui*". Léonard, qui précédait Valory, désorganisa donc, avec ce message, les troupes du capitaine d'Andouins et du colonel de Damas venus pour l'escorter. Certains y ont vu là une trahison bien nette ; personnellement, je pense qu'il n'en est rien.

Mais revenons à Drouet et son compagnon qui rencontrèrent, à la sortie des Islettes, les postillons du relais de Clermont revenant à Sainte-Menehould. Ceux-ci lui donnèrent, alors, une indication sans prix, la voiture file droit sur Varennes et non sur Verdun comme le supposait Drouet ! Ce renseignement va lui permettre, ainsi, d'éviter Clermont et ses dragons, mais surtout, de gagner des minutes précieuses en empruntant un raccourci.

De son côté, Damas attendait d'Andouins, bloqué à Sainte-Menehould. Enfin, ne voyant rien venir, il décida de partir seulement lorsque le roi aurait sûrement atteint Varennes ! Pendant ce temps, Valory, toujours infatigable, galope et Drouet, continuant sa poursuite effrénée, se rapproche dangereusement des fugitifs. Certains historiens ont nié l'existence de ce raccourci ; ils ont eu tort, car Drouet lui-même, dans la suite de son récit, rappelle, du 24 juin, soit trois jours après l'arrestation déclara : "*(...) nous passâmes par un chemin détourné à travers les bois et nous arrivâmes à Varennes aussitôt que les voitures qui étaient rangées le long des maisons en haut de la ville (...)*". C'était un raccourci bien connu des gens de l'Argonne et de Drouet, qui permettait de se rendre sur la route de Sainte-Menehould plus rapidement.

En 1778, L. Denis, géographe du roi, entreprit un voyage et nous décrit dans son livre, "le Conducteur Français, route de la diligence de Paris à Metz par Verdun : Ce chemin (...) en sortant des Islettes (...) quittant le pont, on tourne fort à droite en côtoyant le petit ruisseau. Après avoir passé sur plusieurs arches, on tourne à droite et à gauche, on remarque un chemin à gauche que les gens prennent le plus court.(...)". Ce chemin passe à travers bois et contourne Clermont ; il existe encore aujourd'hui, je l'ai d'ailleurs identifié grâce à des cartes récentes et aux précieux renseignements du géographe.

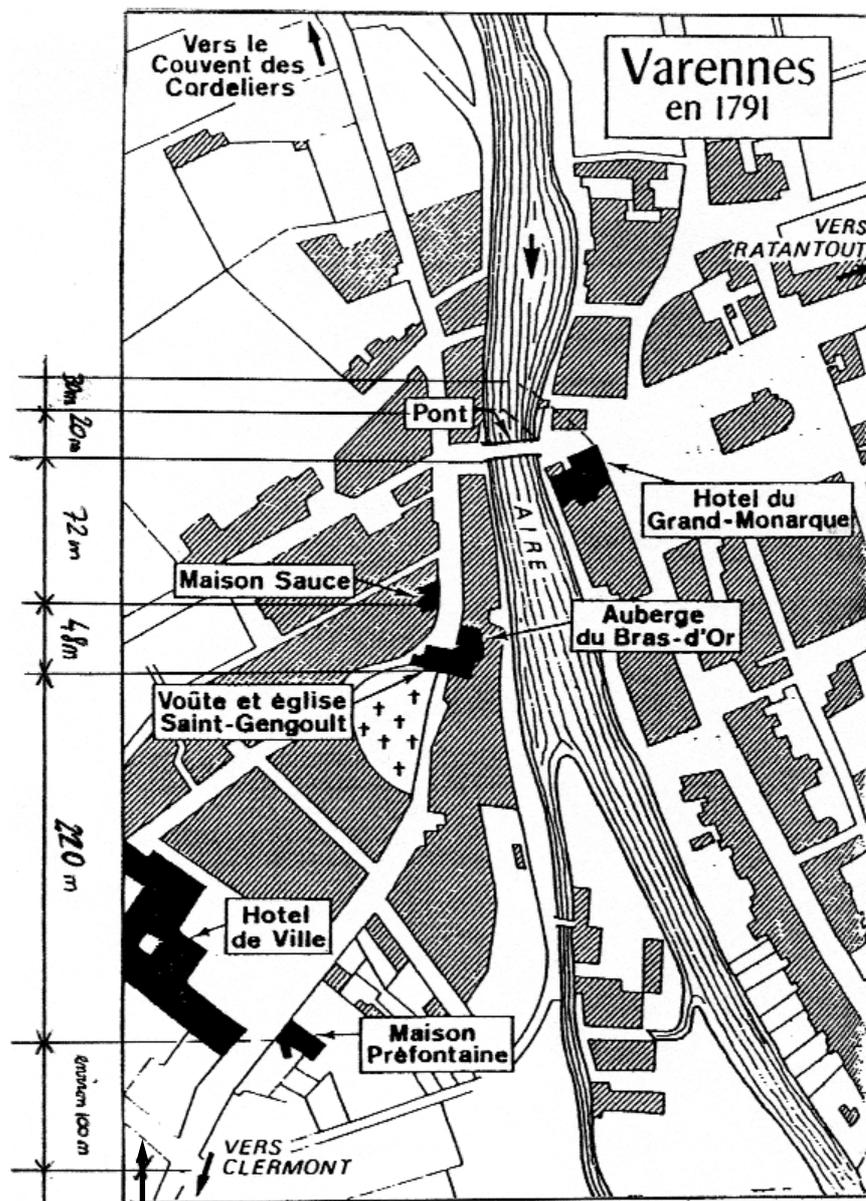
Nous pouvons noter, aussi, un curieux rapprochement des prophéties de Nostradamus entre Drouet et le raccourci, je vous cite la Centurie IX : "*De nuict viendra par la forest de reines, le moine noir en gris dedans Varennes (...) feu, sang, tranche*".

Drouet a pu, ainsi gagner, quelques minutes précieuses. Ces minutes qui vont cruellement manquer à Valory, car, lorsque celui-ci arrive sur les hauteurs de Varennes, il ne trouve rien, pas de relais ! Les chevaux qui devaient se trouver en haut de la ville n'étaient pas là, l'obligeant ainsi à les chercher dans une nuit noire. Imaginons quelques instants comment le fidèle courrier dut être envahi, à ce moment-là, d'une grande inquiétude. Louis XVI avait pourtant donné ses ordres dans ce sens et les avait transmis à son garde du corps qui perdit beaucoup de temps à les chercher en criant même à travers bois. Ne trouvant rien, il se décida alors à pénétrer dans Varennes endormi, sans rien apercevoir. Il en était alors à sa

deuxième nuit consécutive sans sommeil avec des heures de galop ininterrompu.

C'est à l'entrée du bourg que les chevaux du relais de fortune, confiés par les écuries du duc de Choiseul, devaient être placés, sous le contrôle du baron de Goguelat, par deux jeunes officiers, le comte C. de Raigecourt et le chevalier de Bouillé. Mais Goguelat, par prudence, au dernier moment ramena les chevaux à l'hôtel du Grand Monarque, en bas de la ville, sans

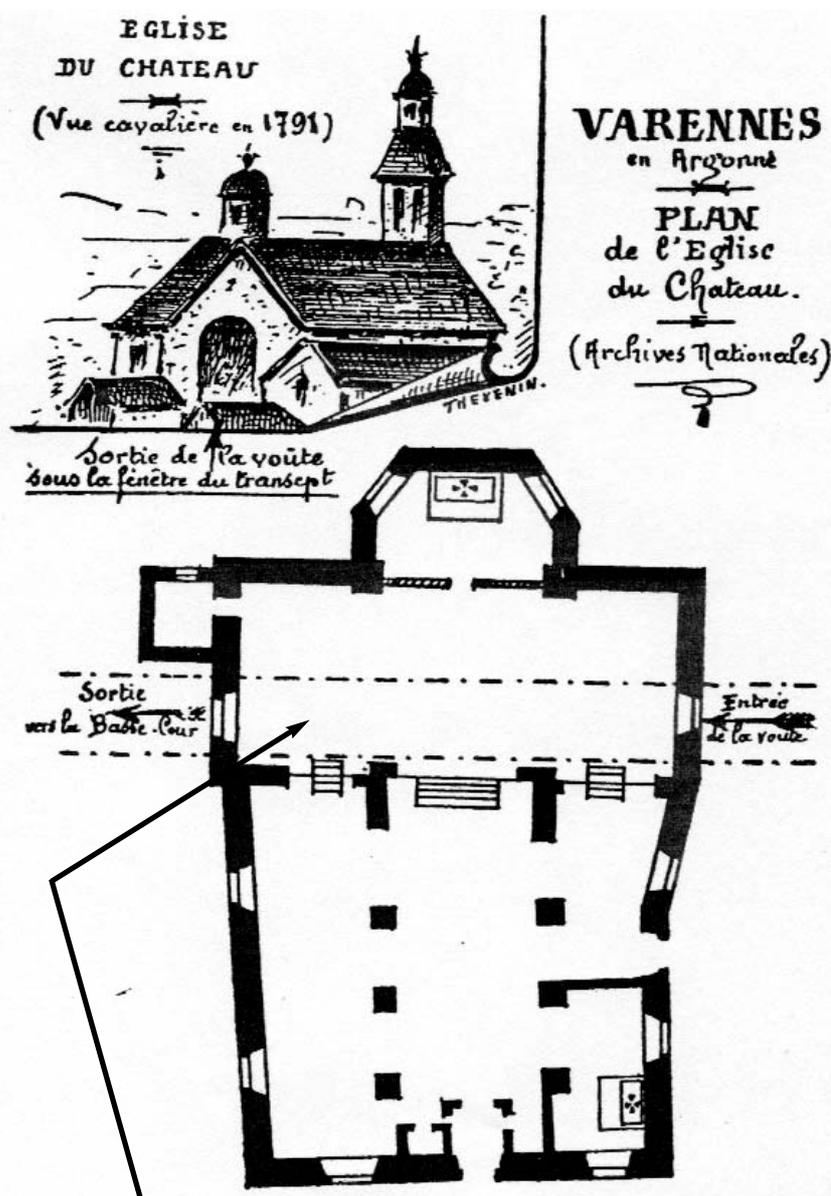
en prévenir Valory et le roi, puisqu'il était prévu de le faire à Pont-de-Somme-Vesle qu'il quitta avec Choiseul, une heure avant l'arrivée du courrier et des deux berlines, comme nous avons vu auparavant. En somme, le changement de place des chevaux fut fatal, et la perte de temps à les trouver, ajouté au temps gagné par Drouet sur ses futures victimes, a permis à celui-ci d'arriver pratiquement, avec son compagnon Guillaume, au même moment que le roi à Varennes !



Emplacement où devaient se trouver les chevaux

François, que n'as tu franchi le pont de l'Aire, à 30 mètres de là ? Tu aurais trouvé au Grand Monarque, les chevaux prêts et la route libre ! Le résultat le plus clair était qu'à moins de 500 mètres de l'hôtel, on avait perdu 15 minutes d'une importance capitale, puisqu'elles étaient la dernière chance de salut. Pendant que Valory continue ses recherches, la berline toujours précédée du cabriolet arrive sur le haut de la ville vers 23 h 15 ; les voitures s'arrêtent à droite devant l'entrée d'une maison. C'était la demeure d'une personnalité de Varennes, monsieur de Préfontaine. Moustier descend alors de la berline et demande à celui-ci de venir parler au roi. Mais Préfontaine ne rendit que des services discrets, ignorant l'identité des voyageurs, évitant ainsi de se compromettre avec les fugitifs.

Il est maintenant 23 h 30 ; Valory descend la rue de la bourgade endormie et ne trouve toujours rien, il remonte alors vers la berline... Mais laissons, maintenant, la parole à Drouet : "Nous passâmes par un chemin détourné à travers les bois et nous arrivâmes à Varennes aussitôt que les voitures qui étaient rangées le long des maisons au haut de la ville. Il était alors environ onze heures et demie et la nuit fort sombre (...). Les voitures étaient arrêtées parce qu'il n'y avait point de relais, et que les postillons ne voulaient point passer sans se rafraîchir. En descendant la rue, nous trouvâmes une auberge où l'on n'était pas encore couché ; je dis à l'hôte, après l'avoir tiré à l'écart : êtes vous bon patriote ? Il me répondit n'en doutez pas. Eh bien, lui répliquai-je, le roi est en haut de Varennes, il va passer, courez vite et rassemblez



C'est sous cette voûte que se termina la fuite du roi

tout ce que vous connaissez de bons citoyens pour l'en empêcher (...)" .

Nous voyons donc bien comment Drouet a su mettre à son profit le quart d'heure de répit que Valory lui accorda faute d'avoir trouvé les chevaux.

À l'auberge du Bras d'Or, Drouet et Guillaume trouvent des complices pour préparer leur embuscade. Il ne reste plus alors

qu'à la berline de descendre et de se diriger, avec le cabriolet, droit dans la souricière tendue par une dizaine d'hommes armés que Drouet eut la bonne fortune de trouver à l'auberge. Embusqués à l'issue de la voûte sombre et après avoir fermé un demi battant de la grosse porte, ils se jetèrent à la tête des chevaux et les arrêtaient ! C'était une voûte basse, longue d'environ 20 mètres ; elle supportait le transept de l'église. Ce monument a disparu dès 1793 ;

il ne nous est plus connu que par un croquis. Le procureur syndic de la ville, Sauce, s'approche de la portière et demande où vont les voyageurs : "*Francfort*" répond une voix de l'intérieur. Il réclame le passeport et explore l'intérieur de la berline où il aperçoit "*des femmes, des enfants et enfin un homme en costume gris*".

Drouet alors intervient et, contrairement à Sauce et aux officiers municipaux qui considèrent le passeport valable, il objecta que celui-ci ne portait pas la signature du président de l'assemblée nationale. Son attitude fit hésiter les municipaux et Sauce fit remarquer aux voyageurs qu'il était trop tard pour viser le passeport et que "*l'émotion du moment, les ténèbres, s'opposaient à ce qu'elles continuassent leur route*".

Les voyageurs tentent alors de se frayer un passage ; mais aussitôt, les hommes de Drouet, et Drouet lui-même, barrent la route aux chevaux. Du côté des voyageurs, toute résistance est inutile. Les trois gardes du corps, exténués, ne sont armés que de couteaux de chasse ; on avait oublié les armes aux Tuileries !

Les malheureux fugitifs se résignent alors à l'inévitable. Péniblement, ils descendent et suivent le procureur Sauce qui, la lanterne à la main, les guide vers son logis. À deux heures du matin, Louis XVI fut officiellement reconnu. À l'hôtel du Grand Monarque MM. de Raigecourt et de Bouillé restés éveillés toute la nuit, se rendirent compte, bien trop tard, de l'événement qui venait de s'accomplir à cent mètres de là, car la fenêtre de leur chambre donnait de l'autre



VARENNES-EN-ARGONNE :  
**maison du procureur Sauce** où Louis XVI passa la nuit du 21 juin 1791, lors de son arrestation, et où vinrent le chercher les trois commissaires de l'Assemblée : Barnave, Pétron et Latour-Maubourg.

côté! Une fois encore, il faut opposer, en ces dernières heures dramatiques, à l'inertie des défenseurs de la famille royale, l'inlassable activité de ses adversaires.

Le duc de Choiseul, le baron Goguelat et le colonel Damas qui réussirent à joindre Varennes, tentèrent timidement une action pour sortir le roi de ce guépier. Mais, face à une population déterminée et des centaines d'hommes armés, leur tentative échoua. Bayon et Romeuf arrivèrent à six heures du matin porteurs du décret de l'assemblée nationale. À cette heure, tout était fini. Le retour sur Paris était inéluctable. Valory et les deux autres gardes du corps, Moustier et Malden, furent maltraités, roués de coups et insultés. Le capitaine Joseph fut enfermé à l'hôtel de ville de Sainte-

Menehould.

Après avoir reçu les honneurs aux Tuileries pour ses actions patriotiques, Drouet regagna Sainte-Menehould, en septembre 1791... Et naissait, le 22 mai 1792, de Jean-Baptiste Drouet et Jeanne le Bel un garçon qu'ils prénommèrent ... Louis ! En octobre 1815, Louis XVIII fit poursuivre, par les autorités, Drouet accusé de régicide ; mais celui-ci échappa aux recherches et réussit à gagner Briançon, incognito, avec un convoi militaire. Résidant à Mâcon, il vécut alors sous une fausse identité, Nicolas Séverin Maëgerse. Il mourut dans cette ville, le 11 avril 1824, à 10 h du matin ; il avait 61 ans.

Pendant le retour sur les Tuileries, Valory fut terrassé à coups de crosse de fusil dans les reins, puis traîné par les cheveux. Sa tête contusionnée portait des déchirures à deux endroits. Son courage, sa ténacité dans l'effort, auraient pu faire que la fuite réussisse. Il est, à mon sens, l'unique homme de la partie qui a vraiment su être efficace en jouant sa carte à fond, car il garda calme et sang froid pendant toute la durée de l'opération, en particulier à Pont-de-Somme-Vesle et à Sainte-Menehould où, à ces moments délicats du voyage, les fugitifs ne pouvaient plus compter que sur lui seul. Mais un ouragan, qu'il ne pouvait plus arrêter, tomba sur lui. Nul n'aurait pu y résister !

Enfermé onze semaines à l'abbaye Saint Germain, il employa ses tristes heures de solitude à écrire son voyage. Mais son manuscrit, laissé en dépôt chez un ami, n'a pu être retrouvé. Il ne retrouvera la liberté que le 14 septembre 1791,

grâce à Louis XVI. Il émigra en Angleterre et ne rentra en France qu'en 1814, accompagné de Louis XVIII, durant les Cent jours. Il se retire à Toul, en 1816, et meurt sous la Monarchie de Juillet en 1832.

### **Bibliographie**

AIMOND Charles, *L'énigme de Varennes*, éditions Lorraines 1957  
TOURZEL (Madame de), *Mémoires, publiées par le duc de Cars*, Paris 1893  
VALORY François Florent (Comte de), *Précis historique du voyage entrepris par sa Majesté Louis XVI*, Michaud imprimeur du roi, Paris 1815.  
Archives personnelles.